



Lieu de culte médiéval, puis forteresse militaire au XIXe siècle, le Mont-Valérien, durant la Seconde Guerre mondiale, a été le principal lieu d'exécution en France de résistants et d'otages fusillés par l'armée allemande.

Avant tout un fort militaire, il est construit au XIXe siècle pour protéger Paris. Son architecture est typique des places fortes de cette époque, avec un plan bastionné en étoile qui permet une défense efficace. Il est composé de hauts murs en pierre, de bastions solides, de casemates et de doutes.

La forteresse a joué un rôle important dans l’Affaire Dreyfus du fait de sa prison dans laquelle le colonel Georges Picquart et le commandant Hubert-Joseph Henry ont été emprisonnés.

Le site intègre aussi des espaces de mémoire comme le mémorial de la France combattante, avec une architecture plus symbolique, notamment une grande croix de Lorraine en bronze, qui contraste avec la rigueur militaire du fort.

Des lieux chargés de mémoire



La **clairière du Mont-Valérien** est un lieu de mémoire poignant, situé à l'intérieur du fort. L'accès se fait aujourd'hui par un couloir étroit et sombre, volontairement conçu pour évoquer le parcours des prisonniers vers leur mort. Ce lieu n'a pas été modifié depuis la guerre, conservé dans son état originel pour respecter la mémoire des événements. La clairière était un endroit parfait pour tuer ces soldats et



militants, tant par la forêt qui protégeait le lieu des regards indiscrets, que par son éloignement des habitations. Personne ne savait ce qu'il se passait derrière cette muraille. Aujourd'hui encore, il est compliqué de savoir combien de résistants y sont morts.

Dans la clairière, une stèle installée en 1959 indique un nombre exagéré de 4500 fusillés et ne mentionne que la notion de la Résistance. Elle est le fruit d'un consensus mémoriel à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. Les travaux de **Serge Klarsfeld** ont permis de corriger ces erreurs. Réunis dans une commission présidée par **Robert Badinter**, ils ont établi la liste aujourd'hui connue de 1000 fusillés, aujourd'hui inscrite sur « le monument aux fusillés », présent dans la forteresse du Mont Valérien.

Au champ de tir, un officier notifie en allemand la décision du tribunal qui condamne chaque futur fusillé. Par petits groupes de trois ou de cinq, les hommes sont attachés mains derrière le dos aux poteaux, les yeux bandés s'ils le désirent. Le peloton procède à la mise à mort, parfois devant les camarades qui vont leur succéder. L'officier allemand donne le coup de grâce, puis un médecin militaire constate le décès.



Inauguré en 2003, le monument, œuvre du sculpteur **Pascal Convert**, a la forme d'une cloche en bronze, qui rassemble la communauté par l'appel du tocsin, le glas des morts et la sonnerie de la victoire. Y sont gravés les noms des soldats fusillés, inscrits selon la chronologie de leur exécution et par ordre alphabétique. Cette cloche est un appel à rendre hommage aux victimes du conflit. Cette dédicace est complétée par un hommage aux inconnus :

« à tous ceux qui n'ont pas été identifiés ».



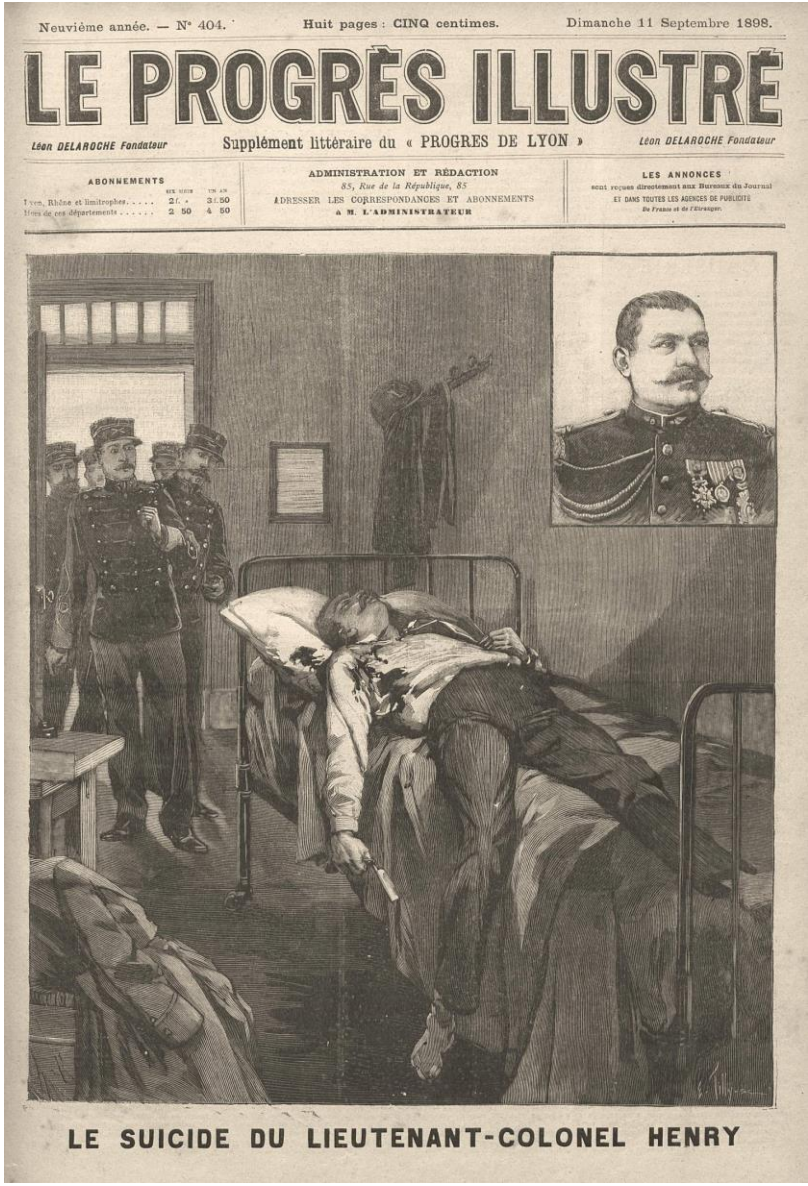
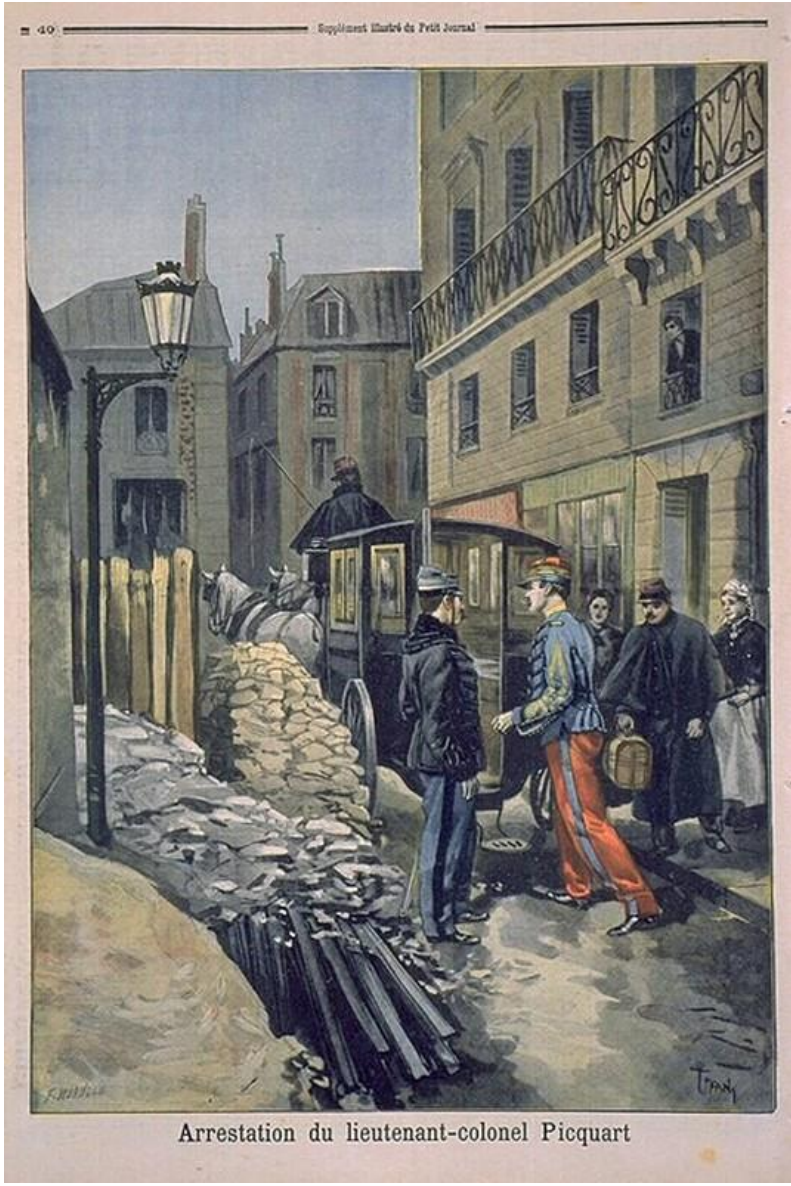
Le Mont-Valérien accueillait également une prison ayant joué un rôle fort dans l’Affaire Dreyfus.

Construite à la fin du XIXe siècle, elle avait une structure fortement carcérale typique de l'armée française, conçue pour l'isolement, la sécurité et le contrôle des détenus. Elle se situait dans un bâtiment austère, en pierre, accolé aux installations du fort. L'architecture était marquée de murs épais, de couloirs étroits, et de cellules petites et isolées faiblement éclairées. Les cellules, aux portes renforcées et aux loquets métalliques massifs, étaient conçues pour l'isolement total, parfois même insonorisées.

Bien que la prison ait été démolie, les archives et témoignages, notamment liés à l’Affaire Dreyfus, permettent d'en restituer l'atmosphère lourde et répressive, emblématique d'un appareil judiciaire et militaire rigide de la Troisième République.



La prison a par exemple eu comme prisonnier le **colonel Georges Picquart** qui, en 1896, a compris que **Dreyfus** a été condamné à tort. Pour avoir voulu révéler la vérité, il est écarté, puis arrêté en 1898. Il a été brièvement incarcéré au Mont-Valérien avant d'être transféré ailleurs. Sa détention était avant tout politique, pour le faire taire, à une époque où l'armée cherchait à étouffer le scandale.



Enfin, la prison abrite également l'étrange mort du commandant **Hubert-Joseph Henry**. En effet, il est emprisonné le 31 août 1898 pour la fabrication du faux document qui servit à défendre la version officielle de la culpabilité de **Dreyfus**. Lorsque ce mensonge est découvert en 1898, il est arrêté, puis emprisonné au Mont-Valérien, dans une cellule du fort. Mais le lendemain, le 31 août, après avoir vidé une demi-bouteille de rhum, divagué et écrit une dernière lettre à sa femme **Berthe**, **Henry** s'étendit sur son lit et se tranche la gorge à 15 h avec un rasoir qu'on avait laissé dans sa chambre...

Ainsi, le Mont-Valérien n'est pas seulement un lieu de mémoire pour la Résistance, c'est aussi un témoin important des combats pour la justice et la démocratie, de l’Affaire Dreyfus à la Libération.

